



Photo : Lycée mixte François de Sales - Grilly

Les classes DASPA

APPROCHE

Accepter d'entrer dans la réciprocité

PRATIQUES

Changements permanents :
l'art de composer

Un centre PMS à la manœuvre
Quand l'interréseaux porte ses fruits...

EXPÉRIENCE

Fondamental :
une différenciation nécessaire

ACCOMPAGNEMENT

Secondaire :
vers des gestes professionnels ajustés

LIMITES

Donner une chance à chacun !

ls viennent de différentes régions du monde. Mineurs souvent non accompagnés ou jeunes adultes, certains ne restent parfois chez nous que l'espace de quelque mois. Les migrants qui s'apprêtent à intégrer une classe **DASPA – Dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants** – n'ont, dans certains cas, jamais été scolarisés et n'ont souvent pour seul bagage qu'un vécu très douloureux, certains ayant fui la guerre, d'autres la famine, ou encore la misère.

« Le rôle premier de l'école, c'est certes d'apprendre la langue, mais c'est surtout de (re)créer un rythme, de (re)normaliser la vie », nous dit **Dany CRUTZEN**. La linguiste en est convaincue : sans rencontre, il n'y aura pas d'apprentissage ! D'où l'importance pour l'enseignant, pour l'éducateur, de pouvoir se décenter par rapport à ce qu'il croit savoir, d'aller « *à la pêche curieuse* » et de se laisser surprendre et toucher.

Au-delà des connaissances en Français langue étrangère, enseigner en classe DASPA demande aussi un vrai savoir-faire. Tant dans le fondamental que dans le secondaire, des initiatives ont été prises afin d'accompagner, d'outiller ou de former les enseignants. Dans ce dossier, nous vous proposons aussi des témoignages qui permettent de prendre la mesure des réalités vécues sur le terrain, que ce soit dans les grandes villes ou dans les zones rurales. Bonne lecture ! ■

Conrad van de WERVE

Accepter d'entrer dans la réciprocité

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Ils sont (très) jeunes, ont fui leur pays pour des raisons diverses et, pour une partie d'entre eux, ne parlent pas un mot de français. Ils sont scolarisés dans des classes DASPA pour un apprentissage intensif du français, mais également pour retrouver un semblant de normalité après des parcours de vie particulièrement difficiles. Ces jeunes, **Dany CRUTZEN**, à la fois linguiste et responsable d'un centre d'accueil pour MENA¹, les connaît bien. Leurs difficultés aussi. Mais c'est avant tout de rencontre, d'espoir et de réciprocité qu'il est question quand elle parle d'eux.



Photo : Saint-Piat - Tournai

Comment envisage-t-on l'enseignement du français à des élèves n'ayant jamais été familiarisés avec cette langue ?

Dany CRUTZEN : En réalité, la question de la langue s'inscrit dans quelque chose de beaucoup plus large. Pour moi, la compétence principale, c'est l'ouverture du cœur et la curiosité. Sommes-nous capable de nous imaginer ce qu'il peut y avoir dans la tête de ces enfants qui ont vécu des situations dramatiques, ont traversé toute l'Europe à pied et se trouvent dans des situations la plupart du temps précaires et incertaines ? Dans ce décor-là, la langue n'est jamais qu'un élément parmi d'autres.

La question la plus importante à se poser est : « *Comment pouvons-nous, en tant qu'enseignant ou éducateur, nous décenter par rapport à tout ce qu'on croit savoir ? Sommes-nous capable d'aller à la « pêche curieuse », de nous laisser étonner, surprendre, toucher ?* »

C'est intéressant d'identifier les problèmes auxquels on doit faire face, mais quand c'est fait, il faut quitter ce chemin-là pour trouver les ressources de ces enfants, de ces jeunes qui sont souvent extraordinairement débrouillards et particulièrement créatifs pour se trouver des chemins linguistiques ou des modes d'emploi.

Vous soulignez le fait qu'on ne communique pas qu'avec des mots...

DC : J'aime beaucoup cette idée de « *danser la langue* », de travailler sur les « *chorégraphies culturelles* ». Communiquer, ce n'est pas seulement des mots, de la syntaxe, des sons, c'est aussi une manière d'être avec le corps dans l'espace, c'est s'inscrire dans une façon de percevoir et d'exprimer le temps. Et ça s'installe par le lien, la relation, le regard. La question du regard est très importante. Comment prend-on contact ? Comment se dit-on bonjour ? Se touche-t-on ou pas ? De quoi avons-nous besoin pour nous sentir en sécurité, pour apprendre ? Les premiers contacts sont presque vibratoires et chorégraphiques, puisqu'il n'y a pas de mots. C'est une formidable opportunité de revisiter ce qu'on fait d'habitude. Je dis toujours qu'on transmet ce qu'on ignore en même temps que ce qu'on croit savoir.

Ce « *lâcher-prise éducatif* » peut-il s'apprendre ?

DC : Je pense que oui. Pour y parvenir, il est tout de même nécessaire, au préalable, de se former (des connaissances en FLE² sont une bonne base), de s'informer, d'expérimenter. De plus en plus de collègues de DASPA se sont professionnalisés, ont

perfectionné leurs dispositifs. Il ne faut pas laisser chacun ré-inventer le fil à couper le beurre tous les matins. Il est vraiment utile de s'échanger ce qui fonctionne bien, avec des outils à adapter à chaque contexte. C'est important, aussi, d'avoir des informations sur l'origine géographique de ces enfants, de s'intéresser à leur histoire et à la manière dont fonctionne leur langue d'origine, d'essayer de comprendre des dynamiques culturelles différentes.

Mais apprendre à donner des points de repère les plus clairs possibles à des personnes qui ne peuvent pas nous poser de questions ni comprendre nos explications requiert également une importante compétence non verbale, ce qui n'est pas simple dans notre système scolaire très verbeux. C'est ça qui nous demande de revisiter notre manière d'être et de faire, et c'est passionnant ! Ce qui marche un jour peut ne pas fonctionner le lendemain, et il faut recommencer, chercher, trouver autre chose...

C'est aussi très déstabilisant...

DC : Voilà ! C'est ce qui peut se travailler en formation : se mettre en paix et en sécurité avec ce qui apparait comme déstabilisant. Il faut, bien sûr, pouvoir garder un cap et rester attentif à la mission à remplir (l'apprentissage du français), mais en même temps, être ici et maintenant à la rencontre de ce qui se passe dans le groupe. Ici, on est dans quelque chose d'un peu extrême. Si on passe à côté de la rencontre, il n'y aura pas d'apprentissage. Par rapport à des primo-arrivants qui n'ont jamais été scolarisés, le rôle premier de l'école, c'est certes d'apprendre la langue, mais c'est surtout de (re)créer un rythme, de (re)normaliser leur vie. Il y a de plus en plus d'enfants qui viennent de zones en guerre, avec des violences aggravées sur le trajet. Nombre d'entre eux sont dans des états psychiques pas forcément favorables à l'apprentissage immédiat, mais souvent, ils sont extrêmement volontaires, prêts à foncer, si l'incertitude de leur sort ne les démotile pas, à la longue... Comment accueillir cela sans paniquer ? On peut se dire que s'ils sont là, c'est qu'ils ont survécu à tout ce qu'ils ont rencontré. Donc, ils vont continuer à vivre, ils ne vont pas mourir en classe s'ils n'y arrivent pas après trois semaines ou n'ont pas leur CEB à la fin de l'année. Il y a une forme de relativisation et de lâcher-prise tout en gardant un cap, une ambition en se disant : « *On va y arriver !* ». Quand on se confronte aux difficultés ensemble, c'est fou ce qu'il y a comme énergie !

Mais le risque n'existe-t-il pas aussi d'être « submergé » par ses émotions ?

DC : C'est parfois vraiment déchirant pour les profs, comme pour les autres professionnels qui les accompagnent. Il est indispensable de soutenir ces professionnels, qu'ils puissent en parler entre eux, « sortir d'eux-mêmes ». On ne partage pas des choses

pareilles au quotidien sans rencontrer de la colère, du découragement, de la révolte. Il y a à travailler pour trouver la juste distance entre toute puissance et impuissance, parce que les deux conduisent dans le mur. Et c'est à chacun de trouver la sienne.

L'enseignant peut évidemment sortir de son rôle pour entrer dans celui de citoyen ou de militant, mais c'est autre chose. Il ne faut pas vouloir être un sauveur. Le rôle de l'enseignant, c'est de créer et de garantir des conditions d'apprentissage suffisamment sécurisantes, d'apprivoiser ces jeunes par des apprentissages progressifs, de les mener vers un langage commun et une compréhension des « chorégraphies » dominantes. C'est donner les clés d'entrée dans l'école, mais aussi la société. Le reste appartient aux enfants. Certains vont s'adapter en trois mois, d'autres vont mettre peut-être une décennie...

Certaines langues posent-elles plus de problèmes que d'autres ?

DC : La langue et la culture d'origine jouent évidemment un rôle. Si je viens de la langue mongole, du pachtou ou du tigrinya, c'est plus compliqué d'entrer en français que si je viens de l'italien, de l'espagnol ou même de l'albanais. Une série d'éléments complexes entrent en jeu. Il ne s'agit pas de devenir un spécialiste, mais d'avoir tout de même conscience de l'importance de ces choses-là, baignés que nous sommes par une culture franco-phone qui se pense très universelle.

Un arabophone qui apprend le français, par exemple, passe d'un univers vocalique à trois phonèmes à un autre où il y en a jusqu'à 18. La nuance entre des mots comme « sucré », « secret » et « sacré » ne lui apparaîtra pas. Son « crible phonologique » ne lui permet pas de l'entendre. C'est une des difficultés à surmonter. La plasticité neuronale est heureusement prometteuse de tous les possibles, mais dans un premier temps, le climat de sécurité créé par l'enseignant et la qualité de sa relation pédagogique vont jouer un rôle prépondérant.

Ces enfants, dites-vous, ont beaucoup de choses à nous apprendre...

DC : Leur présence est, pour nous, une belle opportunité d'ouvrir les yeux sur le monde. Ils ont beaucoup à nous apprendre, à condition que nous acceptions d'entrer dans la réciprocité. Si, vis-à-vis d'eux, nous sommes dans une approche anxiante, je pense qu'on se coupe de toute cette créativité qui s'inscrit dans la relation, le lien, la réciprocité. Ces enfants, ces jeunes sont les ambassadeurs du monde, mais aussi de nous-mêmes, parce qu'ils viennent éclairer nos zones d'ombre. ■

1. Mineurs étrangers non accompagnés

2. Français langue étrangère

Pour en savoir plus sur les aspects plus « techniques » et « pratiques » des DASPA, nous vous renvoyons à l'encadré publié en p. 8 de ce dossier. Il reprend les principales caractéristiques des dispositifs dont il est question ici.

Changements permanents : l'art de composer

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Daphné CLAMOT est enseignante et coordinatrice du DASPA du Lycée François de Sales à Gilly. Depuis janvier, elle travaille également, au sein de la FESeC¹, à la conception d'outils pédagogiques orientés DASPA.

“C'est la 8^e année que j'enseigne en DASPA. Je suis professeure de FLE (j'ai un bachelier en français et FLE, et un master en Sciences de l'éducation, option didactique du français langue étrangère). Notre public est en constante évolution, ce qui nous oblige à d'incessantes adaptations, pédagogiques et autres. Deux ans de suite, nous avons accueillis de nombreux jeunes Afghans. Nous avons rencontré des problèmes de discipline liés non à la nationalité, mais à l'effet de groupe. Nous avons donc mis en place une série d'initiatives pour arranger les choses. La majorité de ces jeunes Afghans n'ont jamais été scolarisés avant d'arriver chez nous. Nous avions déjà une à deux classe(s) d'alphabétisation, mais il a fallu passer à quatre, avec des professeurs formés en FLE mais pas en alphabétisation, et qui ont dû s'adapter.

Par ailleurs, ces jeunes qui avaient entre 16 et 18 ans souhaitaient se diriger au plus vite vers un projet professionnel. Nous avons donc décidé, fin de l'année dernière, d'organiser différemment nos classes « alpha », en prévoyant des cours théoriques le matin et pratiques l'après-midi, de manière

à travailler sur des projets très concrets, en allant dans les ateliers, etc. Mais tout cela est tombé à l'eau puisque cette année, nous avons affaire à une population très hétérogène, essentiellement constituée de jeunes de 12-14 ans venant d'Afghanistan (mais en plus petit nombre), de Syrie ou encore d'Afrique noire, et qui vont, normalement, raccrocher assez rapidement au système scolaire habituel.

Nous avons donc à nouveau revu nos dispositifs pédagogiques. Nous accueillons des élèves tout au long de l'année, à raison de 2 à 4 par mois. Certains disparaissent du jour au lendemain, pour tout un tas de raisons. On a l'habitude de ces changements incessants, mais ce n'est pas évident à gérer en classe. Nous avons la chance d'avoir des heures de coordination qui permettent d'accueillir convenablement chaque nouvel élève. J'ai une matinée pour lui faire passer des tests et voir dans quelle classe il doit être orienté. Il signe un « contrat », pour qu'il sache à quoi s'en tenir, avec en images les règles principales à respecter en classe, et nous visitions l'école ensemble. Quand ces élèves sont intégrés dans une classe habituelle, ils bénéficient de dispositifs d'aide mis en place, de manière générale, pour les élèves en difficulté. Quand ils ont déjà été scolarisés et viennent de pays dont la langue n'est pas trop éloignée du français, ils réussissent sans problèmes dans les diverses filières. » ■



Photo : Lycée mixte François de Sales - Gilly

Un centre PMS à la manœuvre

Brigitte GERARD

Depuis l'an dernier, le Centre PMS libre Liège 9 développe un projet avec le DOA² du Centre scolaire Saint-Joseph Saint-Raphaël à Remouchamps, qui organise deux classes DASPA. L'idée est d'y favoriser l'intégration de ces classes et de travailler sur les représentations des professeurs et des élèves, comme l'explique l'infirmière du Centre, Laurence LELARGE.

“ Au départ, le Centre PMS et les enseignants ont contacté le centre de la Croix-Rouge de Nonceveux et ont organisé avec celui-ci des ateliers pour les élèves du DOA. Il s'agissait d'y réfléchir sur l'immigration, le vécu des immigrés, pour aboutir à une meilleure compréhension de l'immigration, à un autre regard sur les élèves de DASPA. Par la suite, en septembre dernier, les professeurs des classes DASPA, la direction, le Centre PMS ont collaboré avec l'association « Annoncer la couleur » et Dany CRUTZEN³ et ont proposé une formation de deux jours aux professeurs de Saint-Joseph et de Saint-Raphaël (3-6^e années), afin de les aider à mieux communiquer avec leurs élèves. J'y ai participé avec ma collègue Virginie HENDRICKX, car il était intéressant pour nous d'entendre le point de vue des enseignants, de voir quelles sont leurs difficultés liées à la communication...

Ensuite, des activités ont été organisées dans les classes de 1^e et 2^e communes. Un film sur l'immigration a été diffusé, et les élèves ont participé à des ateliers sur les représentations qu'ils se font de l'immigration, des différences... Dans ces classes, nous avons aussi entendu des témoignages de personnes qui ont obtenu le statut de réfugié et qui ont pu rester en Belgique. Et en ce début d'année, il s'agira de travailler avec les élèves des DASPA afin de les encourager à nous parler de leurs difficultés, de leur parcours. D'une manière générale, le rôle du centre PMS est de faire du lien, de proposer des intervenants, des services, de réfléchir avec les professeurs, de voir comment agir au mieux en fonction des situations... Nous rencontrons notamment des difficultés au niveau de l'orientation et de l'intégration des élèves en DASPA. Leurs représentations d'une section, d'une option, d'un métier sont parfois tellement différentes des nôtres ! À Saint-Joseph, les élèves des DASPA sont de tous âges, il y a du va-et-vient et de plus en plus de mineurs non accompagnés. C'est dur pour eux de s'intégrer, de comprendre les règles disciplinaires, il y a de l'incompréhension au niveau des représentations, de la manière de réagir. Et puis, les élèves de DASPA se trouvent sur la même implantation que les élèves de 1^e et 2^e années mais sont plus âgés qu'eux, ce qui n'est pas simple à gérer. » ■

Quand l'interréseaux porte ses fruits...

Brigitte GERARD

À Tournai, une fois n'est pas coutume, les réseaux d'enseignement communal et libre ont uni leurs forces pour pouvoir ouvrir un DASPA dans le fondamental. Une réelle réussite, comme nous le raconte Patrick D'HOEN, directeur de l'École Saint-Piat.

“ À l'époque, en 2015, l'échevin de l'enseignement communal et le directeur diocésain de Tournai, François GUILBERT, se sont dit que si les deux réseaux d'enseignement introduisaient une demande de DASPA chacun de leur côté, ils n'obtiendraient rien. Ils se sont, dès lors, mis d'accord pour travailler ensemble, et les écoles concernées ont introduit un dossier à la Communauté française, qui a octroyé un DASPA à Tournai pour quatre établissements : deux écoles communales et deux écoles libres (Saint-Piat et les Frères). Mais c'est l'école communale Arthur Haulot qui est porteuse du projet et qui dispose de 24 périodes, grâce auxquelles elle a pu ouvrir un DASPA complet. Les autres périodes ont été réparties en fonction de la population des autres établissements.

À Saint-Piat, nous accueillons actuellement onze enfants primo-arrivants en primaire et quatre en maternelle. J'ai pu engager une enseignante pour 12 périodes, et dans le cadre de ma fonction de direction, je leur consacre 8 périodes.

L'enseignante s'occupe des enfants le matin, et l'après-midi ils vont dans une classe de leur âge. Au début, il s'agit surtout de leur rendre de la sérénité, de leur redonner le sourire, de bien les intégrer... Ensuite, c'est l'apprentissage de la langue française, et ça va vite ! Dès que le Conseil d'intégration pense que l'enfant est capable de maîtriser le vocabulaire de base pour pouvoir comprendre les consignes, il peut passer dans une classe ordinaire. La différenciation est très importante. Parfois, il est intéressant pour ces élèves de suivre des cours en français, même s'ils ne maîtrisent pas tout, ne fût-ce que pour l'échange avec les autres.

Au début de la mise en place du DASPA, ce n'était pas évident. Les enseignants se sentaient un peu apeurés, mais aujourd'hui, on partage pas mal de choses d'un point de vue pédagogique avec les équipes enseignantes de l'autre réseau et de l'École des Frères, et cela se passe très bien. La difficulté reste néanmoins que les enfants peuvent arriver ou partir à n'importe quel moment de l'année, ce qui entraîne parfois des déceptions... C'est un challenge à relever. On pense d'abord au bien-être de l'enfant et de sa famille. Il y a aussi un échange avec les autres élèves de l'école, un partage. Ces enfants nous apportent leur culture, leur nourriture, d'autres langues... C'est très riche, et cette collaboration interréseaux montre qu'il faut parfois oser sortir du cadre habituel ! » ■

Fondamental Une différenciation nécessaire

Interview : Christian MODAVE

Texte : Brigitte GERARD

Enseigner en DASPA et s'adapter à ce public d'élèves tout à fait particulier n'a rien d'évident pour les instituteurs.

Heureusement, les pistes à suivre sont nombreuses, et **Catherine LEBOUTTE**, formatrice FoCEF¹, lève ici le voile sur divers outils pédagogiques à mettre en œuvre avec les enfants primo-arrivants.

Vu la diversité des origines et des âges des enfants accueillis en DASPA, les enseignants peuvent avoir du mal à trouver un fil conducteur dans leur classe. D'autant que, comme l'explique C. LEBOUTTE, qui a donné l'an dernier aux enseignants du fondamental une formation consacrée aux outils pédagogiques à utiliser en DASPA, les difficultés auxquelles ils sont confrontés sont nombreuses : « *Ils peuvent se retrouver face à des conflits interethniques, et les fratries peuvent aussi vite prendre le dessus sur les autres enfants. Par ailleurs, les primo-arrivants qui vivent dans un centre de la Croix-Rouge se côtoient quotidiennement, et il y a alors parfois plus de disputes. Les enfants peuvent aussi arriver ou partir à tout moment dans l'année, ce qui peut déséquilibrer la dynamique du groupe. Il faut alors essayer de réinstaurer un climat de confiance, de respect. Et certains élèves ont des parents illétrés ou analphabètes, ou n'ont eux-mêmes jamais été scolarisés !* »

Malgré tout, les enseignants doivent rester attentifs à proposer des activités adaptées à chaque âge. Et même s'ils abordent diverses matières en classe, l'essentiel reste l'apprentissage de la langue française. C. LEBOUTTE propose, à cet égard, diverses méthodes de travail aux enseignants : « *Par exemple, la méthode gestuelle Borel-Maisonny qui utilise les parties du corps, ou les bains de lecture qui permettent aux enfants de structurer des phrases et de faire face à des répétitions pour pouvoir les ancrer, les comprendre et prendre confiance en lecture. Par ailleurs, s'il faut bien sûr travailler avec l'ensemble du groupe-classe, dans les DASPA, on table beaucoup sur la différenciation. Chaque élève reçoit un travail adapté à son niveau, à ses besoins. On peut aussi prévoir certains cours, certaines activités en mélangeant les enfants de l'école, par exemple en éveil, ce qui est valorisant et enrichissant pour chacun.* »

Pour s'inspirer

La formatrice évoque, en outre, divers outils destinés à guider les enseignants dans l'apprentissage de la langue, dont certains qu'elle a créés elle-même. « *En français langue étrangère, il y a les méthodes « Grenadine » ou « Alex et Zoé » qui donnent aux enseignants débutants en DASPA une structure de base, des idées. On y trouve notamment des chansons pour aborder certains thèmes. La limite étant que les enfants qui arrivent en cours d'année ont parfois du mal à se raccrocher au cours, puisqu'il évolue tout au long de l'année. Il existe aussi la méthode de la petite grenouille, qui propose de petites histoires de 7-8 chapitres, et à laquelle les enfants peuvent plus facilement se raccrocher à tout moment. J'ai, pour ma part, publié des livres pour aider à la construction de phrases, la collection « Devine ce que j'ai vu », sur trois thèmes : les animaux, les métiers et les personnages. On découvre des phrases par bandelettes, avec un sujet, un verbe, un complément, un adjectif à accorder et un complément de phrase de lieu. La méthode permet de travailler beaucoup de choses à travers des phrases farfelues !* »

Les défis restent néanmoins nombreux dans les DASPA et ne se limitent pas à l'apprentissage de la langue. « *L'objectif est d'amener chaque enfant le plus loin possible dans son évolution scolaire et de lui permettre d'intégrer les classes traditionnelles. Il faut aussi y travailler ce qui est d'ordre émotionnel, relationnel : habituer les enfants à notre structure scolaire, à notre façon de vivre, à notre culture, les rendre heureux de venir à l'école.* » ■

1. Formation continuée des enseignants du fondamental

Secondaire : vers des gestes professionnels ajustés

Brigitte GERARD

C'est en 2015 que la crise migratoire est venue compliquer la situation des écoles avec DASPA, qui ont dû faire face à un afflux important d'élèves primo-arrivants, sans bénéficier de moyens supplémentaires. « Les enseignants se sont retrouvés face à des élèves, bien souvent des mineurs étrangers non accompagnés (MENA), qui n'avaient jamais été scolarisés dans leur pays d'origine, étaient déscolarisés depuis plusieurs années ou avaient vécu un parcours migratoire chaotique, explique Sandrine DI TULLIO, conseillère pédagogique pour le secteur Français, chargée de l'accompagnement dans les DASPA. Il s'agissait, par ailleurs, bien souvent de jeunes enseignants ou d'institutrices primaires. Ce public varié avait la volonté de bien faire, mais était totalement démunis en termes pédagogiques et humains. »

La FESeC a, dès lors, pris conscience des besoins des écoles au niveau de l'accompagnement des DASPA. Elle a mis sur pied un groupe de travail et a confié cette tâche à S. DI TULLIO. « Mais ce n'était pas suffisant, constate la conseillère pédagogique. La FESeC a donc réuni une série d'acteurs du monde de l'accueil des primo-arrivants pour réfléchir aux besoins les plus urgents. Conclusion : le plus important semblait être la professionnalisation des enseignants. En effet, rien dans leur formation initiale ne les prépare à ce public spécifique d'adolescents primo-arrivants. L'idée était de voir comment leur fournir les compétences nécessaires pour pouvoir se positionner dans ces classes avec des gestes professionnels spécifiques adaptés aux besoins d'adolescents primo-arrivants allophones. »

Parcours de formation

La FESeC a alors décidé de décliner une offre d'accompagnement sur plusieurs niveaux. Tout d'abord, en proposant un parcours de formation aux enseignants qui intègrent un DASPA. Celui-ci sera organisé en 2018 par le CECAFOC (Conseil de l'enseignement catholique pour la formation en cours de carrière) et s'étalera sur quatre modules.

Le premier constituera un préalable et mettra le focus sur le concept de migration, au niveau historique et sociétal. « L'idée sera de repositionner ses représentations, afin d'adopter les comportements pédagogiques adéquats », précise la conseillère pédagogique. Un 2^e module, donné par Dany CRUTZEN, abordera la question de la posture de l'enseignant, en partant des concepts d'interculturalité et de décentration nécessaire : il faut quitter ses représentations pour être au plus près de ce qu'est réellement l'élève et de ses besoins. Ensuite, un module sera consacré à la didactique du français langue étrangère (FLE) et s'attachera à montrer que l'apprentissage d'une langue n'est pas seulement celui du vocabulaire, mais qu'il s'agit de tout un accès au monde. Et le dernier module, donné par Sandrine DI TULLIO et centré sur l'alphanumerisation, proposera « des pistes pour une entrée dans l'écrit ». « En effet, aucune méthode n'a été conçue pour un public d'adolescents. On prendra donc du recul par rapport aux outils qui existent et on verra comment les adapter. »

Outre ce parcours de formation, la FESeC a récemment engagé une « outilleuse DASPA »¹, une enseignante qui sera détachée à 1/5^e temps pour produire des outils pédagogiques. Et chaque année depuis 2014, la Fédération réunit les équipes éducatives des DASPA lors d'une journée de réflexion, qui permet notamment de créer du lien. Enfin, une plate-forme² vient d'être mise en ligne. « Celle-ci est pour le moment plutôt informative, mais notre objectif est qu'elle devienne petit à petit collaborative, et que les enseignants puissent y proposer une ressource, suggérer une publication, échanger... » ■

Comme dans le fondamental, les professeurs du secondaire qui débutent dans un DASPA sont bien souvent démunis. Face à ce constat, la FESeC (Fédération de l'Enseignement secondaire catholique) n'est pas restée les bras croisés et a pris une série de dispositions afin d'accompagner ces enseignants.



1. Lire en p. 4 de ce dossier

2. <https://guide-daspa-fle-segec.weebly.com>

Donner une chance à chacun !

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Martine JALLET est directrice de l'école professionnelle du Centre Asty-Moulin à Namur et a repris le DASPA depuis 2015. Elle évoque ici les principales difficultés rencontrées.



Photo : Lycée mixte François de Sales - Gilly

“

Nous accueillons actuellement 84 élèves en DASPA, principalement des jeunes Afghans et Syriens, mais aussi Macédoniens, Pakistanais, Soudanais, Guinéens, etc. Cela fait partie de notre projet d'établissement de donner à chacun une chance de s'épanouir dans la vie et de s'intégrer dans la société. Le plus difficile à gérer au jour le jour, en DASPA, c'est la « volatilité » de la population. Les jeunes apparaissent puis disparaissent au gré des changements de centre, de statut, etc. Ils ont beaucoup de démarches administratives à faire. Certains ont des problèmes psychologiques. C'est un travail permanent de lutter contre l'absentéisme avec les centres et les tuteurs.

Les enseignants se remettent beaucoup en question. Ils visent à travailler de manière très concrète pour donner davantage de sens aux apprentissages. Nous souhaiterions d'ailleurs un assouplissement des grilles horaires pour les « post-alpha » leur donnant accès à davantage d'activités qui permettent la découverte de métiers. Un constat nous pose également question : certains jurys d'intégration estiment des élèves capables de suivre une classe « normale », alors que leur niveau de français est très insuffisant, ce qui crée beaucoup de difficultés.

Je tiens aussi à rappeler qu'on travaille à enveloppe fermée, et que les heures attribuées sont calculées en fonction du nombre d'élèves présents en DASPA. Jusqu'ici, à la Toussaint, la Fédération Wallonie-Bruxelles libérait des heures supplémentaires si nécessaire pour les DASPA en demande. J'ai actuellement 24 élèves sur une liste d'attente, dont une bonne partie d'alphas. Plusieurs centres de la Croix-Rouge me sollicitent pour que je les accueille, mais c'est impossible pour nous actuellement car cette année, la circulaire qui nous permettrait de bénéficier d'heures supplémentaires n'arrive pas ! On ne sait plus trop à quel saint se vouer... ▀

DASPA ?

Un décret règle la mise en place d'un **Dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants (DASPA)** depuis 2012. Il remplace celui de 2001 relatif aux classes-passerelles. Ce dispositif a pour objectifs d'assurer l'accueil, l'orientation et l'insertion optimale des élèves primo-arrivants dans le système éducatif de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de leur proposer un accompagnement scolaire et pédagogique adapté à leur profil d'apprentissage, et de constituer une étape de scolarisation intermédiaire d'une durée limitée, avant de « raccrocher » à une scolarisation classique, en fonction de critères d'inscription et de modalités administratives déterminées. Il est d'application tant en primaire qu'en secondaire. Sa mission principale est l'apprentissage intensif de la langue française et la remise à niveau adaptée pour que l'élève rejoigne le plus rapidement possible le niveau d'études approprié.

Le gouvernement crée un nombre de DASPA qui est fonction de la réalité de la scolarisation des élèves primo-arrivants. Il lance un appel à candidatures par circulaire. Les écoles posent leur candidature. Il y a une prolongation automatique du DASPA les années suivantes, tant que l'école scolarise minimum huit primo-arrivants.

Des moyens supplémentaires, sous forme d'heures (CP-NTPP), sont attribués aux écoles organisant un DASPA, en fonction du nombre d'élèves accueillis.

Sont considérés comme primo-arrivants : les élèves qui, au moment de leur inscription dans une école de la FWB, sont âgés entre 2 ans ½ et 18 ans, sont arrivés sur le territoire national depuis moins d'un an et ont introduit une demande de reconnaissance de la qualité de réfugié (ou sont reconnus comme tels), sont mineurs accompagnant une personne ayant introduit une demande de reconnaissance de la qualité de réfugié (ou reconnue comme tel), sont reconnus comme apatrides, ou sont ressortissants d'un pays considéré en voie de développement ou en transition, aidé officiellement par le Comité d'aide au développement de l'OCDE.

La durée du passage d'un élève en DASPA est comprise entre une semaine et un an. Elle peut être prolongée de six mois maximum.